

1

Le 27 novembre 2002 au matin Marianne Dauvelargues alla conduire Magali, la fille de son amie Nathalie, à l'aéroport d'Orly. Magali, avec un an d'avance, avait intégré en septembre le lycée Henri IV et effectuait son second séjour linguistique à Madrid à l'occasion des vacances de la Toussaint.

Elles prirent un taxi jusqu'à Denfert-Rochereau où elles grimpèrent dans le bus à destination d'Orly Ouest. Une fois à l'aéroport, Magali grimaça en découvrant le tableau des départs :

— Oh non ! Encore ! Déjà l'autre fois...

Le vol annoncé pour midi pile allait avoir près d'une heure de retard.

— C'est pas juste ! Même plus envie d'y aller...

Magali se décourageait facilement. Ce qui faisait sourire Marianne, mais au fond d'elle l'irritait :

— Comme je te comprends ! La fin du monde ne sera rien en comparaison...

Le visage de Magali resta boudeur, mais Marianne avait la parade :

— Bon, voyons les côtés positifs... J'en vois trois : un, on a du temps ; deux, je peux donc t'inviter à déjeuner ; trois, tu pourras commander tout ce que ta mère écolo serait horrifiée de te voir manger !

Soudain, radieuse, Magali lui sauta au cou. Marianne sursauta : à chaque fois, elle ressentait un mélange de joie – serrer Magali contre elle – et de tristesse – l'absence d'enfant que l'exubérance de l'adolescente réactivait. Magali la précéda dans le *fast-food* et lui indiqua une table libre près de la baie

vitrée :

— Ça te va, Marianne ? J'aime bien voir les avions décoller.

Sur la banquette du restaurant traînait un numéro d'*El País*. Marianne le brandit sous les yeux de Magali :

— Tiens, prends-le, tu le liras dans l'avion... Avec *El País*, immersion immédiate dans la réalité espagnole !

Magali refit la moue qu'elle maîtrisait à la perfection :

— *El País* ? C'est un journal un peu comme *Le Monde*, non ? J'aime pas trop... Trop difficile à lire. En plus, tu vois...

Marianne reposa le quotidien espagnol sur la banquette et écouta, amusée, Magali lui décrire avec volubilité sa nouvelle vie de lycéenne et ses préoccupations du moment, qui se résumaient à un beau lycéen qui déjà la serrait de près.

— Et il t'a invitée à son anniversaire ? Bravo Magali !

Marianne était pour Magali la confidente idéale, celle qui pouvait tout entendre, et elle profitait à fond des rares moments où elles se trouvaient en tête-à-tête :

— Oui, le DVD de *Sex and the city* vient de sortir, je l'ai acheté lundi la FNAC ! J'ai déjà vu tous les épisodes deux fois ! Tu ne dis rien à ma mère, hein ? L'an dernier, quand la série est passée sur le câble, elle m'a interdit de la regarder !

— Alors ?

— Un peu *hard* quand même... Dis-moi Marianne, tu as fait des trucs comme ça avec des hommes, toi aussi ?

— Oh tu sais, moi et les hommes, on est assez fâchés...

— Pourtant tu es super-belle ! On te donne à peine trente ans...

— N'exagérons rien, je vais en avoir bientôt onze de plus...

— Ma mère aussi est super-belle. Pourquoi elle n'arrive pas à se trouver un mec ?

Marianne, souhaitant revenir sur des terrains moins mouvants, prit prétexte de l'écran des départs, qu'elle montra du doigt :

— Tiens ! Ton vol vient de s'afficher. Pas trop tôt. On prend un café et on y va ?

— Un grand crème pour moi ! Tu peux surveiller mon sac ?
Je vais aux toilettes.

Marianne observa le va-et-vient continu des voyageurs, eut brièvement son attention attirée par une table où un couple se disputait, remercia le serveur qui apportait les cafés, se mit à émietter du pain entre le pouce et l'index, regarda avec envie – pas pour sa beauté : pour son aisance – une magnifique femme brune à la peau cuivrée qui buvait un thé au bar. Elle s'ennuyait un peu. Elle prit l'exemplaire d'*El País* abandonné sur la banquette et se mit à le feuilleter machinalement. Elle allait s'en désintéresser quand une photo en bas de page attira son regard. Le souvenir était trop ancien et ne déclencha rien dans l'immédiat. Ce n'est qu'arrivée aux pages suivantes qu'un signal intuitif, venu du plus profond de sa mémoire, lui fit faire marche arrière. Elle revint à la page douze, fixa la photo, tandis que son cœur se mettait à cogner et qu'un flot de larmes, maîtrisé *in extremis*, ne demandait qu'à jaillir. Elle referma le journal précipitamment et regarda autour d'elle. Ravie des regards masculins qu'elle suscitait, Magali arrivait en se déhanchant avec application.

— Il y avait encore la queue aux toilettes... Désespérant...
Qu'y a-t-il, Marianne ? Tu en fais une tête !

— Moi ? Non, tout va bien, je t'assure.

— On ne dirait pas !

Marianne débita le premier mensonge qui lui vint à l'esprit :

— Je crois que c'est le vin blanc, hier soir... J'ai dîné chez des amis et j'ai un peu abusé...

Elle avait soudain besoin d'être seule. Et que Magali s'en aille. Tout de suite.

— Tout va bien, je t'assure ! Allez, je t'accompagne jusqu'à l'embarquement et je te laisse. J'ai à faire.

— D'accord. Tu es trop gentille, tu sais, d'être venue !

— Marianne quitta Magali sans la voir, l'esprit entièrement monopolisé par la photo du journal. Puis, comme dans un nuage, elle se retrouva à la sortie. « Orlyval pas le courage, le

bus pas le courage, pensa-t-elle. Un taxi.» À cette heure la circulation était fluide. Une demi-heure plus tard le taxi se gara devant un immeuble ancien de l'avenue Reille.

La photo l'obsédait. Mais elle l'avait vue trop peu de temps : elle avait aussitôt refermé le journal. Comme s'il lui brûlait les doigts. Comme s'il était empoisonné. Elle se serait trompée ? Au fond d'elle-même quelque chose lui disait que non.

Il lui fallait en avoir le cœur net. Fouillant déjà dans son portefeuille à la recherche d'un billet de cinquante euros, elle suspendit son geste :

— En réalité, je dois retourner à Orly...

— Tout de suite, Madame ?

— Oui. Possible pour vous ?

Le chauffeur de taxi ne cilla même pas :

— Bien sûr, Madame.

Le trajet lui parut très long. Et si le journal n'y était plus ? Il lui faudrait rester avec ce doute, avec l'espoir d'avoir mal vu ? Elle ne le pourrait pas. Elle se sentait prête à aller éplucher tous les numéros d'*El País* de ces derniers mois. À se déplacer à Madrid, au siège du quotidien. Elle ne pouvait pas s'être trompée à ce point.

Elle monta à grandes enjambées jusqu'à l'étage des départs, repéra la table – inoccupée – au fond du restaurant. Le journal était toujours posé sur la banquette à l'endroit exact où elle l'avait laissé. Il datait d'une semaine. Elle l'ouvrit avec brusquerie, retrouva la page dans la rubrique des nouvelles internationales, chaussa des lunettes qu'une très légère presbytie lui permettait de garder la plupart du temps au fond du sac, et examina la photo avec attention.

Aucun doute n'était plus possible. C'était bien lui. Vivant. Bien vivant. Menottes aux poignets, il fixait l'objectif de son regard de reptile.

Marianne sentit à nouveau les larmes qui ne demandaient qu'à la submerger. Son monde vacillait.